

GUY D'AMOURS

L'Attente

DE COURBERON
Collection Murmures

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

D'Amours, Guy, 1970-

L'Attente

(Collection Murmures)

ISBN 978-2-922930-05-4

I. Titre. II. Collection.

PS8557.A498A97 2008 C843'.6 C2008-940197-2

PS9557.A498A97 2008

Les Éditions De Courberon
500, rue Principale
Saint-Patrice-de-Beaurivage (Qc) G0S 1B0
www.decourberon.com

Illustration de la couverture : Gandalf
Graphisme : Marie-Pierre Proulx

ISBN 978-2-922930-05-4
Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec, 2008
Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Canada, 2008

© Éditions De Courberon, 2008.
Tous droits réservés pour tous pays.

*À ma mère,
qui m'a appris à conjuguer
le verbe aimer à l'inconditionnel.*

Pour moi, au fond, la réalité n'est pas du tout réelle et c'est pourquoi je suis incapable de passer aux actes — parce que je n'en saisis jamais le poids ni la portée. Un seul vers de Rilke a plus de réalité pour moi qu'un déménagement.

Etty Hillesum
Une vie bouleversée

« Quelquefois je me demande ce que nous sommes en train d'attendre.

Silence.

– Qu'il soit trop tard, madame. »

Alessandro Baricco
Océan mer

Depuis toujours, il est comme un jeune homme attablé dans un café, portant à chaque minute son regard sur la porte d'entrée en espérant la voir arriver. Mais elle ne vient pas, rien ne se passe.

Rien.

Depuis toujours, il attend quelque chose.

Il ne sait pas quoi.

Il faut attendre encore un peu, juste un peu, rien que ce qu'il faut pour trouver la force d'attendre encore un peu plus.

De nouveau seul à attendre. Comme un enfant au pied d'un sapin de Noël.

Un deux janvier.

Tout est encore là. Les lumières, les guirlandes, l'odeur de la fête dans la maison. Pourtant, quelque chose manque.

Qui ne reviendra pas. À moins qu'il n'attende encore un peu, au pied de son arbre décoré.

« Qu'est-ce que tu attends comme ça ? »

Il ne sait pas. Il ne sait jamais. Que cela revienne, que le temps soit là où il était heu-

L'ATTENTE

reux, là où il attendait. Avant que tout ne soit arrivé.

Mais les autres pensent qu'il attend pour rien. Les autres savent qu'il attend pour rien. Morceau par morceau, on enlève les décorations. Puis le sapin, qu'on traîne aux ordures.

Le sapin a laissé sa place à une chaise berçante. C'est celle d'une vieille femme qui y passe toutes ses journées à attendre qu'on lui dise qu'il est l'heure de quelque chose à faire : manger, se laver, aller dormir.

Il est au pied du sapin, mais le sapin n'est plus là. Et ils attendent ensemble, la vieille femme qui se berce et lui. Combien de temps passe avant qu'il ne retourne à ses occupations d'enfant ? Une éternité. Mais il finit par y retourner, sans cesser tout à fait d'attendre.

Un autre jour, on lui vole sa bicyclette. Il l'a mise où il la met toujours.

On range toujours les choses à une certaine place, dans sa tête, dans son cœur ou sur un poteau avec une chaîne autour. On met toujours des chaînes sur les choses qu'on aime. C'est plus fort que nous, on ne veut pas se faire prendre les choses qu'on aime, alors on y met des chaînes, et encore des chaînes pour ne pas se faire voler ce qu'on aime. Mais des chaînes, ça s'use et c'est dur, ça égratigne, ça finit inmanquablement par se casser.

Ce jour-là, sa chaîne a dû se briser.

L'ATTENTE

L'espérance est partout. Chaque fibre de l'âme danse sur la musique de ce que demain apportera. Ou n'apportera pas.

Je l'aurai.

Tu verras.

Il t'aimera.

Nous pourrons.

Vous réussirez.

Ils seront là.

Autant de notes dans la symphonie de l'espoir. Du futur souhaité plus que tout, de l'éventuel qui nourrit le présent, lui donne sa force, sans lequel l'instant serait insupportable. Mais cette nourriture est aussi un poison qui s'insinue dans l'être. Tout ce qui est finit hypnotisé par elle, puis dévoré.

L'ATTENTE

Il ne reste plus rien. Il ne reste que « tu verras ».

Ainsi, « demain, tu verras ». « Après-demain, tu verras ». « Dans un an, tu verras ». « Quand tu seras grand, tu verras ». « Quand tu seras mort, dis-moi ce que tu verras ».

Le temps passe et on ne voit rien. Il n'y a rien à voir. Il n'y a que du présent avalé par de l'espoir. Alors on regrette, et « j'aurais dû » prend la place de quelques « tu verras ». Entre l'espoir et le regret, entre le futur antérieur et le simple, il n'y a rien.